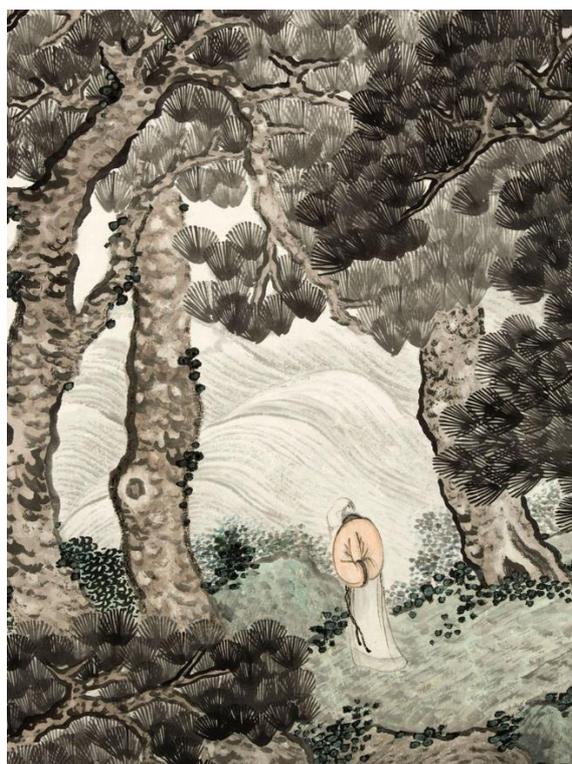


Yvon LE SCANFF

*Le romantisme français :  
conceptions, représentations, configurations, filiations*

OUVRAGE DE RECHERCHE ORIGINAL (II)

*Senancour. Penser nature  
Une conception*



Dossier présenté en vue d'une habilitation à diriger les recherches  
Paolo Tortonese, garant  
Université Sorbonne nouvelle - Paris 3  
Août 2020

*Senancour.  
Penser nature*

*Une conception*

## NOTE D'INTENTION

Les idées ne sont captives d'aucune pratique, d'aucune discipline. Mais elles ne vivent pas non plus à l'air libre. Il n'y a pas d'*idées en général*, à l'inverse « il faut les traiter comme des potentiels déjà engagés dans tel ou tel mode d'expression et inséparables du mode d'expression<sup>1</sup> ». Faire un travail critique – et notamment quand cela concerne un écrivain comme Senancour – suppose donc qu'on ait des idées à propos d'autres idées, et que ces idées soient donc elles aussi *engagées dans tel ou tel mode d'expression*. Il faut donc aussi très certainement penser ce passage d'un mode à l'autre ou d'une forme pour une autre : non à proprement parler un acte de création, qui est premier, mais plutôt un geste d'*instauration*. Souriau définit son concept comme le fait de « constituer », d'« assurer réalité en son genre<sup>2</sup> » à un être, quel que soit son mode d'existence. Pour éviter les écueils d'une paresseuse traduction ou d'une impossible transposition, il m'a semblé que je pouvais à profit instaurer l'œuvre en dramatisant le rapport critique : mettre en scène, faire la dramaturgie de ses « actes de pensée<sup>3</sup> » pour porter un regard sur une œuvre qui soit réflexif sans en dénaturer la créativité, sans non plus lui faire *prendre un état* auquel, comme son auteur, elle rechigne. J'ai ainsi appelé cet essai une « conception », pour son aspect conceptuel sans doute, mais à vrai dire surtout parce qu'il désigne un type particulier de mise en scène, entre l'interprétation

---

<sup>1</sup> Gilles Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création ? », p. 291.

<sup>2</sup> Souriau, *L'instauration philosophique*, p. 173.

<sup>3</sup> Cette expression, issue de la réflexion de Georges Poulet, est commentée ainsi par Jean Starobinski dans sa préface des *Métamorphoses du cercle* : « Le critique aura pour tâche, dans une décantation dont il prend toute la responsabilité, de ramener l'œuvre à ses "actes de pensées" constitutifs. » (Jean Starobinski, « Préface » à Georges Poulet, *Les métamorphoses du cercle*, p. 13).

et la performance : une forme intermédiaire entre la *dramatisation* de la pensée et l'*installation* des idées. Chez Senancour, le champ de la pensée n'est pas divisé, cadastré : les idées y sont plutôt distribuées çà et là sur un plan d'écriture toujours changeant, toujours mouvant, toujours réagencé, recomposé, reformé : un *mobile*. Il m'a semblé que cette figure représentait bien l'idée des « diverses parties d'un même système, d'un même corps de principes donnés pour certains, liés entre eux et déduits les uns des autres<sup>1</sup> », des « diverses faces<sup>2</sup> » d'une œuvre, moins désorientée certainement qu'elle n'est déconcertante. Au risque de très nombreuses répétitions, cette installation me permettait de conserver une forme de fragmentation et de libre circulation des idées, entre différentes séries ou lignes de développement, pour rendre d'une autre façon, par reflet, « avec un éclat suffisant de réalité<sup>3</sup> », l'œuvre si singulière du solitaire austère. Comment construire ce mobile chatoyant, toujours le même et toujours différent ? En lisant Senancour :

L'espace où notre œil se promène n'est qu'un point dans l'étendue ; mais ce point devient un centre pour la pensée, qui, d'un côté, s'introduisant dans les détails, et de l'autre hasardant ses calculs, découvre un horizon plus ou moins vaste dans la sphère illimitée<sup>4</sup>.

Les premières affections de l'homme forment un centre simple, vrai, essentiel, d'où partent des rayons illimités, qui sont seuls des voies de certitude. L'espace vide qu'ils laissent entre eux, est celui des rapports métaphysiques ; c'est la région de l'idéal. Près du centre, l'on ne saurait s'égarer longtemps ; serré de toutes parts entre ces routes certaines, l'on est aussitôt ramené à leur foyer commun ; mais quand l'homme excite en lui cette force de projection que la nature lui a imprimée pour en faire un être actif, et méprise la force contraire qui le ramenait au centre par une opposition dont devait résulter le mouvement harmonique d'un être organisé ; quand il s'abandonne avec passion à une tendance factice, alors, l'espace vague entre les routes directes, devenant

---

<sup>1</sup> *Oberman*, LXXXI, p. 371.

<sup>2</sup> *Rêveries*, 1802, « Préliminaires », p. 11 : « J'ai considéré les choses sous diverses faces et dans des acceptions circonscrites ».

<sup>3</sup> Souriau, *L'instauration philosophique*, p. 10.

<sup>4</sup> *Libres méditations*, 1819, X, p. 151.

d'autant plus étendu qu'il s'avance d'avantage, il s'ouvre d'innombrables sentiers de déviation, et une fois perdu dans les déserts de l'erreur, il y consume le plus souvent sa vie entière, avant de rencontrer une de ces traces primitives, qui seules ramènent à la vérité dont, comme les rayons solaires, elles divergent dans leur émanation<sup>1</sup>.

On pourra en tout cas y lire comment une intention critique a épousé la structure-fantôme d'un *mobile sur trois plans* : un point, une sphère (ses rayons, son centre), un horizon.



Alexander Calder, *Mobile sur deux plans*, 1962, Paris, Centre Pompidou - Musée national d'art moderne  
Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat

---

<sup>1</sup> *Rêveries*, 1802, « Préliminaires », p. 11-12.

# SOMMAIRE

## INTRODUCTION

Senancour philosophe ? (1) Les « incohérences » : contradiction, évolution, compilation (5). La conscience malheureuse (14).

## LE POINT (LA PENSÉE)

### I. L'exercice (21)

Le sage ou le philosophe (22) - L'exercice de soi (24) - S'exercer à penser (28) - Faire penser (30) - Les adeptes (32).

### II. Les figures (35)

1. *La figure de la pensée* (36) : L'écrivain, penseur intempestif (37), le penseur solitaire (38) - 2. *Figurer la pensée* (39) : le personnage polyfocal (40), la pensée en durée : postée, située, modalisée (42) - 3. *L'homme sensible* (45) vs L'homme sentimental (49).

### III. Les idées (51)

1. *La méthode* (52) - 2. *L'aventure* (56) : rencontrer des idées (56), idée-paysage et idée-machine (59), l'intuition (60), l'abduction (64), la singularité (67), idée littéraire et idée philosophique, rêverie et méditation (68).

## LA SPHERE (LA NATURE)

### LES RAYONS

### IV. La nature sans rapport : l'extériorité (79)

1. *Le déterminisme : l'étonnement* (79) : indifférence et impassibilité (82), dépendance (83), nécessité (83), fatalité (84), finalité (87), absurdité (89) - 2.

*L'idéalisme : la contemplation* (91) : le regard de la contemplation (92), l'Idée (93), le visible et l'invisible (95).

#### **V. L'ascète et l'esthète (97)**

1. *L'ascète* (97) : l'héroïsme du stoïcisme (98), l'homme moral (101), l'apathie (102), l'ataraxie (103) - 2. *L'esthète* (106) : l'intériorité est une extériorité (107), L'homme sentimental vs l'homme romanesque (111).

#### **VI. L'extension (115)**

1. *Généalogie* (115) : La liberté de désirer (116), le besoin d'agir (117) - 2. *L'extension, une seconde nature* : l'habitude dénaturée (118), l'existence précède l'essence (120) - 3. *L'inquiétude* (122) - 4. *Une forme de la conscience malheureuse* (126) : expansion et dépression (126), la surabondance et le manque (129).

#### **VII. La dénaturation (133)**

1. *La déviation* (135) - 2. *La perfectibilité* (137) - 3. *La conversion : rétrogradation et régénération* (139).

### LE CENTRE

#### **VIII. La nature en rapport : l'intériorité (149)**

1. *Les rapports* (149) : rapport empirique (150), rapport métaphysique (151) - 2. *Le rapport immédiat à la nature* (155) - 3. *Les deux modalités de l'expression naturelle* (159) - 4. *La nature comme rapport* (162) - 5. *La participation* (167).

#### **IX. Le désir de l'amour (171)**

1. *Naissance de l'amour* (173) : le besoin (174), le sentiment (176) - 2. *L'amour, un désir naturel* (177) : le lien du monde (178), l'intensité comme unité (180), comme universalité (182) - 3. *L'amour : une culture de la nature* (183) : la répression (183), l'amour : primat de l'esthétique sur l'éthique (184) - 4. *Le développement du sentiment amoureux* (187) : contre la « possession

exclusive » (187), pour l'indétermination (188), intransitivité (188), inchoativité (189) - 5. *De la conservation des désirs* (191) : épargne (191), spéculation (191).

#### **X. La voie de la sagesse (193)**

1. *L'habitude naturelle* (198) - 2. *La privation qualitative : la voie du mineur* (202) : harmonies des astres : le soleil et la lune (204), harmonie des fleurs : la rose et la violette (205), harmonies des saisons : le printemps et l'automne (206), le retrait la retraite (208), la simplicité (210) - 3. *L'homme simple* (212) - 4. *La privation quantitative : la voie du moindre* (216) - 5. *La sagesse ou l'ivresse* (218).

### **L'HORIZON (PENSER NATURE)**

#### **XI. Le naturel (225)**

La simplicité du naturel (225) - 1. *La forme du naturel chez Senancour* (227) - 2. *Le naturel, une autre image de la pensée* (230) - 3. *Le naturel : une affection et non une affectation* (234) - 4. *Naturaliser le roman : faire le roman de la nature* (236) - 5. *Le naturel : gageure et aporie de l'expression* (246).

#### **XII. L'ivresse (249)**

1. *L'extase* (250) : « concentre-toi toi-même » (251) vs l'ek-stase de l'extension (253) - 2. *La rêverie* (255) : vs la méditation (256), forme de la participation (258), le rapport harmonique (259), pensée naturelle et idée littéraire (262).

#### **XIII. Les harmonies (265)**

1. *Esthétique des harmonies* (266) - 2. *Les rapports déterminés* (268) - 3. *Les rapports indéterminés* (270) - 4. *La description* (275) - 5. *Le paysage sublime* (278) - 6. *Le paysage romantique* (285) - 7. *Le paysage pastoral* (294).

### **CONCLUSION (305)**

### **BIBLIOGRAPHIE (311)**

## RÉSUMÉ ANALYTIQUE

### *Le point (la pensée)*<sup>1</sup>

Situer Senancour dans la pensée, situer la pensée de Senancour sont les buts du premier chapitre « **L'exercice** ». Il s'agit de comprendre ce que signifie penser pour Senancour. Penser ce n'est pas exposer, c'est s'exercer (à penser), c'est une quête de la sagesse plus que d'un savoir. L'exercice justifie la répétition, la variation, la reprise incessante. Senancour retrouve en effet, de ce point de vue-là, la pensée antique et ses exercices spirituels comme une façon de vivre avec la pensée. C'est alors aussi une écriture de soi, même quand elle est adressée ; il s'agit de se connaître dans le même mouvement qui cherche à accroître sa faculté de penser. Le rapport au lecteur se comprend aussi dans ce sens : on lui livre des essais et non des mots d'ordre.

Dans le chapitre suivant, « **Les figures** », il s'agit de caractériser le sujet de la pensée. Contre l'image de l'auteur et du philosophe, contre la *doxa* ambiante et traditionnelle, Senancour, nouveau Diogène, valorise le Solitaire, qui plus est, « inconnu ». La pensée est, elle aussi, figurée, en durée, en multiplicités. Si la pensée est un exercice, son geste est celui de l'essai. Si elle est « existentielle », alors elle est *en durée* et si elle est située, alors elle est poly focale. J'ai emprunté ce terme de *polyfocalité*, à mes yeux, fondamental, pour comprendre cette période, à un historien de l'art, Werner Hofmann, comme je l'ai déjà dit, qui l'emploie dans son livre *Une époque en rupture (1750-1830)*. La figure emblématique, et souveraine, de cette pensée, c'est « l'homme sensible », qui n'est pas l'homme sentimental.

Le troisième et dernier chapitre de ce premier plan concerne « **Les idées** ». Il confronte la pensée de Senancour à la question de la « méthode » et notamment aux penseurs comme Descartes - car il y a bien une méthode chez Senancour mais comme *ordre sourd* dirait Diderot : une anti-méthode, un

---

<sup>1</sup> « L'espace où notre œil se promène n'est qu'un point dans l'étendue » (*Libres méditations*, 1819, X, p. 151).

cheminement erratique, une errance aux confins de l'erreur, mais en ligne droite et qui « n'arrive à rien ». Cette méthode est bien la seule possible pour celui qui postule que les idées sont des êtres de rencontre autant que de rapport. Pour penser, il faut être forcé, provoqué. L'idée, c'est ce qui advient à la faculté de penser : une pensée à l'aventure, donc. Il ne peut donc y avoir de toute évidence une suite raisonnée d'idées en chapelet, c'est pourquoi la rêverie sera sans doute le mode de prédilection de la pensée : plutôt donc des idées-paysages que des idées-machines. Les modalités de la pensée privilégient toutes les formes d'intuition qui avancent par bonds et de façon synthétique ou panoramique. Ces intuitions sont comme des révélations. Une forme toute particulière semble s'y épanouir : l'abduction, dont l'épisode de la jonquille pourrait être un bon exemple ; et plus généralement toutes les formes de pensée qui privilégient la singularité et l'unicité ; en bref : la situation, les circonstances configurent l'idée comme être en rapport. La fin du chapitre fait un parallèle entre idée philosophique et idée littéraire pour essayer d'en déterminer, avec Senancour les particularités respectives.

### *La sphère (la nature)<sup>1</sup>*

Après cette série sur la pensée, une autre série s'ouvre. Elle va concerner cette fois, son rapport à la nature. Cette série se dédouble en deux lignes : « la

---

<sup>1</sup> « Les premières affections de l'homme forment un centre simple, vrai, essentiel, d'où partent des rayons illimités, qui sont seuls des voies de certitude. L'espace vide qu'ils laissent entre eux, est celui des rapports métaphysiques ; c'est la région de l'idéal. Près du centre, l'on ne saurait s'égarer longtemps ; serré de toutes parts entre ces routes certaines, l'on est aussitôt ramené à leur foyer commun ; mais quand l'homme excite en lui cette force de projection que la nature lui a imprimée pour en faire un être actif, et méprise la force contraire qui le ramenait au centre par une opposition dont devait résulter le mouvement harmonique d'un être organisé ; quand il s'abandonne avec passion à une tendance factice, alors, l'espace vague entre les routes directes, devenant d'autant plus étendu qu'il s'avance d'avantage, il s'ouvre d'innombrables sentiers de déviation, et une fois perdu dans les déserts de l'erreur, il y consume le plus souvent sa vie entière, avant de rencontrer une de ces traces primitives, qui seules ramènent à la vérité dont, comme les rayons solaires, elles divergent dans leur émanation. » (*Rêveries*, 1802, « Préliminaires », p. 11-12).

nature sans rapport » et « la nature en rapport ».

### Rayons

Le chapitre 4 s'intitule précisément « **La nature sans rapport** ». Il faudrait parler plutôt d'un mode de rapport « sans rapport » ou de rapport d'extériorité pour être plus précis. Il prend naissance dans le *cogito* initial de Senancour qui est *étonnement*, c'est-à-dire stupéfaction douloureuse, devant cette extériorité et devant la dépendance. C'est la pensée du *déterminisme*, bien souvent commentée, isolée et essentialisée comme LA pensée de Senancour. Ce mode du non-rapport est tout autant la manifestation d'un *idéalisme* qui d'épanouit dans la *contemplation* (*coeli enarrant gloriam dei*).

Le chapitre suivant s'intéresse à deux figures majeures de cette appréhension de la nature comme extériorité : « **L'ascète et l'esthète** ». L'ascète exprime la tentation du repli, du ressentiment contre la vie, de la mutilation (et non de la privation par la modération). L'esthète est son envers plus que son opposé : il est l'homme de l'extension indéfinie vers la détermination d'objets nouveaux et renouvelés du désir, de l'imagination et de la sensibilité : c'est l'homme de la *bifurcation* (Whitehead) indéfinie de la nature obtenue par greffe, par imitation purement extérieure du modèle naturel.

Le chapitre 6, « **L'extension** », revient sur la notion qui fonde cette attitude esthétique, mais plus généralement une nouvelle définition de la nature humaine comme être *inquiet*, sorti par un biais de la nature vers une quête absolue d'autonomie (liberté, volonté et donc historicité). Le chapitre retrace le chemin de cette déviation en partie anthropologique (elle est historique) et en partie ontologique (elle est fondée en nature) telle que Senancour en fait la démonstration, notamment au début des *Rêveries*.

Le chapitre 7, « **La dénaturation** », reprend ces éléments de métaphysique en un sens anthropologique et historique en suivant l'humanité dans cette déviation qu'elle a interprétée à l'inverse comme une perfectibilité indéfinie. Senancour évoque les voies d'une possible rétrogradation à partir de cette nature seconde, en partie forgée par la seule volonté absolue de toute

puissance.

### Centres

Avec le chapitre 8, s'ouvre une nouvelle ligne de partage : « **La nature en rapport** ». Il part du principe (car il est premier) : le rapport. C'est, en apparence, une limitation empirique, le signe d'une privation métaphysique. Mais, il ne l'est que du point de vue bifurqué, de la déviation. Le rapport est aussi ce qui fait sentir qu'un même naturant est à l'œuvre intimement comme à l'extérieur de soi ; mais ce rapport n'est sans doute pas le fait de l'entendement, limité par nature aux rapports sensibles et visibles. Il faut faire appel à d'autres facultés pour sentir : un rapport de conscience sans connaissance ? un rapport immédiat ? En Bref, il faut connaître la nature par soi-même en y participant, c'est-à-dire en l'éprouvant comme productivité, comme naturante (qui n'est pas l'opposé du naturé, mais à l'opposé de la démarche qui vise à séparer ces deux modalités de la nature). Le chapitre se termine par l'évocation emblématique de deux épisodes d'*Oberman* qui marquent cette mise en rapport comme participation intime à la vie du Tout.

Les deux chapitres suivants ouvrent deux chemins d'accomplissement, deux rapports, deux retours aussi : la loi du désir et la voie de la sagesse.

« **Le désir de l'amour** » (chapitre 9), essentiellement fondé sur une lecture de *De l'amour* et d'*Oberman* montre l'importance de ce que Senancour appelle le « lien du monde ». Au cœur des rapports primordiaux, de la loi naturelle, et peut-être même de la loi primitive, l'amour est issue du sein de la nature. Besoin, désir puis amour, il fonde un chemin possible de rétrogradation vers le vrai rapport naturel, celui qui met l'homme en position de participer à la nature naturante en multipliant les rapports. La fin du chapitre montre comment Senancour s'ingénie à tenter de conserver cette intensité pour en faire une possibilité de vie, voire une éthique. L'indétermination indéfinie permet de faire durer indéfiniment ce mouvement du naturant sans qu'il ne se perde en un objet déterminé : il faut aimer l'amour. Cette forme de dépense improductive se double d'une économie : l'épargne par la modération pour faire durer l'intensité et la spéculation par une forme

de plus-value imaginaire et par l'imaginaire.

« **La voie de la sagesse** » (chapitre 10) engage une réflexion éthique à partir de ce que Senancour élabore de façon très précise. La fin du chapitre précédent signalait cette nécessité d'une éthique, c'est-à-dire de la transformation de l'intensité (la jouissance) en bonheur durable, avec toutes les difficultés relatives à ce qui échappe à toute modération économique. L'amour ne peut rester tel qu'en restant en lui-même : il ne peut donc fonder une action, qui ne soit pas extension malheureuse et dénaturation dangereuse. La sagesse a donc la tâche de fonder une morale en rapport avec la nature, une éthique du naturel. Suivre la nature, ce peut être *imiter* (et même parodier comme le fait l'esthète), mais ce peut être aussi *suivre*, et donc participer. Il faut pour cela suivre un rythme, celui de l'habitude qui est la forme naturelle du temps. Ensuite, c'est accepter (pour pouvoir prolonger le plaisir en bonheur) deux types de privations : des privations qualitatives contre l'excessif (c'est la voie du *mineur*), des modérations quantitatives contre l'innombrable (c'est la voie du moindre). La figure idéale de cette sagesse naturelle, c'est l'*homme simple* dont la forme achevée sera l'homme sage.

#### *L'horizon (penser nature)<sup>1</sup>*

Les trois derniers chapitres forment une dernière série, l'ultime plan du mobile, qui peut d'ailleurs tout autant se lire à la suite de la deuxième série que de la première série.

Le chapitre 11 sur « **Le naturel** » cherche à déterminer les conditions de possibilité d'une écriture du naturel, d'une forme de participation à l'objet qui ne soit ni imitation superficielle ni application artificielle. Le chapitre pose quelques éléments d'une poétique qui doit se comprendre dans le cadre d'une nouvelle *image de la pensée* naturelle jusque dans ses apories et paradoxes.

---

<sup>1</sup> « L'espace où notre œil se promène n'est qu'un point dans l'étendue ; mais ce point devient un centre pour la pensée, qui, d'un côté, s'introduisant dans les détails, et de l'autre hasardant ses calculs, découvre un horizon plus ou moins vaste dans la sphère illimitée » (*Libres méditations*, 1819, X, p. 151).

Ce naturel éclaire d'un autre jour ce que le chapitre 3 disait de l'idée selon Senancour : l'idée est naturelle si elle n'est que de rencontre. On ne force pas le naturel, on ne peut le vouloir sans le faire déchoir. Être naturel, c'est participer au mouvement de la nature. C'est sans doute l'ambition d'un roman comme *Oberman*, qui cherche à naturaliser l'expression et à reconfigurer la nature dans le roman, la nature comme roman. Plus généralement, face aux apories et aux paradoxes du naturel, Senancour multiplie les points de contact et de communication à l'être : les rapports.

Le chapitre suivant, « **L'ivresse** » (chapitre 12) fait suite au précédent, mais il est aussi le *pendant* explicitement considéré comme tel par Senancour du chapitre 10 qui rappelait que la « recherche de la sagesse » comme « l'ivresse sans excès » étaient les deux voies d'une rétrogradation possible vers la « simplicité originelle ». Ce chapitre s'intéresse à deux rapports tout à fait stimulants de la pensée de Senancour, et bien souvent reconnus comme tels, mais également un peu confondus parfois : l'extase et la rêverie. Soit on annule l'impermanence extérieure (extase) soit on s'annule comme impermanence (rêverie) : l'absence d'objet ou la disparition du sujet, l'indétermination ou l'indistinction.

Le chapitre 13 est consacré aux « **harmonies** », c'est-à-dire aux rapports esthétiques. Dans l'élaboration de son esthétique, reformulée plusieurs fois (*Oberman*, XXI, *Rêveries*, 1833, XXVII, *Petit vocabulaire de simple vérité*, 1834, « Beau »), Senancour distingue les rapports déterminés (qui définissent différentes catégories du beau) des rapports indéterminés. Une fois encore on comprend combien Senancour ménage la possibilité d'un rapport indéterminé au naturel. Ces rapports, qui associent métaphysique et esthétique dans un même mouvement d'affirmation, sont l'objet de l'homme sensible, seul capable de les sentir et peut-être de les rendre. Le chapitre examine ensuite les éléments d'une possible poétique des harmonies ou des rapports entre intériorité et extériorité : la description et la sensibilité au paysage (le paysage sublime, le paysage romantique, le paysage pastoral).